

portables sont assurément ceux qui, au lieu de se placer au point de vue de l'auteur, demandent à celui-ci un livre tout autre que celui qu'il a souhaité écrire. Or, M. Routhier nous en avertit dès la première page de son roman : il a fait le Centurion pour nous "inspirer le désir et le goût de lire les Evangiles". C'est l'Evangile qu'il a "voulu" surtout poser devant ses lecteurs ; c'est l'Evangile qu'il leur présente ; il veut que les récits évangéliques s'impriment dans leur mémoire.—Cet Evangile, il n'a donc pas voulu le déformer, il n'a pas voulu le profaner en jetant sur ces pages divines le tissu trop doux d'une intrigue mondaine. Il n'a pas voulu surtout qu'aucune figure ne brillât dans ce livre d'un éclat plus séduisant que la figure du Maître et qu'en le lisant on s'attachât à d'autres personnes qu'à la sienne. M. Routhier a réalisé son dessein, il a produit l'impression qu'il voulait faire sur ses lecteurs et il a obtenu le succès qu'il souhaitait, et il faut l'en féliciter. Peu importe qu'il ait, sur la couverture du Centurion, promis un roman qu'il n'a pas tout à fait donné, et que ce roman soit si peu et presque pas romanesque : le sous-titre était là pour allécher le lecteur, et le lecteur n'en voudra jamais à M. Routhier de s'être si "joliment fait prendre."

On ne saurait mieux dire, Monsieur l'abbé, mais alors il nous semble qu'au lieu de maintenir votre critique pour avoir le plaisir de la contredire vous-même, il aurait été plus logique et plus juste de la supprimer.

A.-B. ROUTHIER.